

Les multiples palettes d'André Wenger

Enseignant, décorateur du Barabli, dessinateur de presse et illustrateur, l'artiste, élevé au rang de chevalier des Arts et Lettres en 1986, a marqué de son trait l'iconographie alsacienne. Portrait.

« Même celles et ceux qui, en Alsace, n'ont pas eu l'honneur et le bonheur de connaître André Wenger l'ont finalement rencontré à travers ses dessins, ses portraits, ses affiches, ses illustrations, ses décors du Barabli », estimait à raison son ami, le journaliste Daniel Riot. Vingt-trois ans après sa disparition, ses petites Alsaciennes nourrissent encore l'imagerie populaire régionale, ses caricatures ont toujours valeur de trombinoscope du Strasbourg des années 1960 à 1990. Un comble alors que ce gamin de Grendelbruch, né en 1927 en Algérie, faillit ne jamais sortir ses crayons de leur pot. « Son père voulait qu'il ait un vrai métier et non qu'il soit artiste, raconte Joëlle, l'une de ses trois enfants. Il fut donc envoyé à l'Ecole d'agriculture à Rouffach, où il tomba très malade. C'est à ce moment-là qu'il décida de choisir sa vie et de s'inscrire en 1949 à l'Ecole des Arts décoratifs de Strasbourg. »

L'étudiant Wenger perfectionne alors son trait, s'adonne aux dessins au stylo à bille et découvre une vie nocturne strasbourgeoise en pleine ébullition. « A l'époque, tout le monde se rencontrait dans les Winstub. Bon vivant, Papa aimait sortir, connaître de nouvelles personnes, passer des nuits à raconter des blagues », souligne sa fille Joëlle. André fréquente les endroits à la mode, comme le « Bar des Théâtres » puis le « Champi » où il sympathise avec Germain Muller, le maître des lieux. Le professeur d'art en lycée qu'il est devenu côtoie assidûment l'écrivain Jean Christian et le ministre André Bord, avec qui il partage l'amour du Racing club de Strasbourg.

Le décorateur du Barabli

Au début des années 1960, Germain Muller est aussi devenu un intime des Wenger. Avec sa casquette d'adjoint au maire, il célèbre d'ailleurs l'union d'André avec Anne, une musicienne de quinze ans sa cadette. L'humoriste va néanmoins attendre 1971 pour lui demander de mettre son talent au profit du Barabli en caricaturant l'intelligentsia politique. L'essai est concluant. En 1972, Anne est recrutée comme costumière avant de monter sur scène deux ans plus tard. André, lui, se voit confier la réalisation de l'ensemble des décors. Il en sera ainsi jusqu'en 1988.

« Aux yeux de Germain Muller, les décors étaient très importants. Ils devaient

porter son texte sans le vampiriser, pointe Christian Hahn, membre du Barabli à partir de 1974. Il aimait les dessins d'André, ses clins d'œil à une Alsace un peu naïve, mais pour autant il ne le laissait pas faire à sa guise. Il savait ce qu'il voulait. » Sans aucune once de rancœur, Wenger le disait lui-même : « Trois semaines avant la première, Germain me demandait un certain type de décors. Je faisais plusieurs projets. C'est lui qui choisissait. Il avait des idées très précises. Son spectacle, il le voyait dans sa tête. »

Outre les décors, dès 1981, André dessine les affiches du Barabli. *« Il n'en existait plus depuis 1951, soit cinq après la création de la troupe, car le public avait pris l'habitude d'assister aux spectacles, avance Christian Hahn. Comme il fallait juste informer des dates de représentations, Germain préférait passer par des pubs dans le journal. Compte tenu de leur rareté, les affiches de Wenger font aujourd'hui partie de l'institution Barabli. »*

Un tendre croqueur

En marge de ses activités au cabaret et à l'Education nationale, André Wenger explore de nouveaux horizons. A la demande de son frère Roger, directeur de Villeroy et Boch, il crée Maya, un carrelage commercialisé aux quatre coins de la planète. Mais malgré ce succès, l'artiste ne réitère pas l'expérience. Il entame, en revanche, une collaboration régulière avec les *Dernières nouvelles d'Alsace* en illustrant « Le citoyen malmené », la rubrique de Gérard Schuffenecker, puis les « Chuchotements », la page politique du lundi de Jean-Louis English et Claude Keiflin.

Wenger y décrypte l'actualité par le biais de petites Alsaciennes, souvent candides. *« Les gens ne se rendent pas compte de la difficulté du dessinateur de presse, expliquait-il. Il faut suivre l'actualité, trouver des idées, éliminer les mauvaises, c'est-à-dire les plus nombreuses, et trouver le petit déclic. Pour faire sourire, il faut être très sérieux. Le dessinateur connaît le vertige de l'éditorialiste. »* En hommage à l'artiste en 1991, Claude Keiflin écrivait : *« Lorsque Jean-Louis English devinait le sens de la phrase en dialecte prononcée par la petite Alsacienne, c'était gagné : le message passait même auprès des francophones. Invariablement fusait alors la question rituelle [de Wenger] : « Hein, qu'est-ce que tu en penses ? C'est drôle, non ? »*

Dans ses colonnes, André caricature aussi les puissants. Marcel Rudloff prend les traits d'un chevalier Bayard, Pierre Pflimlin d'un violoniste de l'Europe. *« Nous craignons un peu ses dessins, même s'ils étaient toujours dénués de*

méchanceté. Wenger savait être polémiste tout en se gardant de toute acidité », témoigne l'élu strasbourgeois Robert Grossmann, lui-même croqué trois ou quatre fois. « Au début de sa carrière, mon père avait tendance à dessiner avec excès les défauts, mais il s'est vite rendu compte qu'il valait mieux flatter les gens. Ses caricatures sont devenues plus des portraits, analyse sa fille Joëlle. Beaucoup de personnes d'ailleurs lui en commandaient, à commencer par des politiques. Avoir son portrait de Wenger chez soi ou dans son bureau était preuve de notoriété. »

« L'Ami Fritz »

« Si les gens plébiscitaient ses caricatures, sa grande œuvre reste tout de même l'illustration de « L'Ami Fritz » d'Erckmann-Chatrian », poursuit Joëlle Wenger qui a publié ce travail à titre posthume (éd. Edito, 1995). « Pour André, L'Ami Fritz a été un compagnon idéal et peut-être même s'est-il identifié à lui à certaines époques de sa vie, écrivait son ami Jean Christian. A travers lui, il percevait toute l'Alsace qu'il aimait tant, la Lorraine voisine et cette joie de vivre, simple et ardente qui jusqu'au bout a été la sienne... » Joëlle Wenger acquiesce : « Toute sa vie, il n'a eu de cesse de figurer ses dessins de « L'Ami Fritz ». Mon père était un angoissé, un perfectionniste. Il avait des placards remplis de croquis. Il dessinait tout le temps mais ne se prenait pas pour Picasso. Beaucoup de gens lui disait de sortir de l'Alsace pour faire connaître son talent. Il ne voulait pas, car son monde était ici. »

Philippe Wendling